

La petite femme regardait Jack d'un air fixe, à la fois absent et immensément triste. Debout derrière le guichet de la bibliothèque de Boston, dans le Massachusetts, elle était à peine plus grande que lui lorsqu'il était assis. Sa dignité élégante le touchait. La voix pleine d'émotion, elle venait d'expliquer à Jack que son petit-fils avait de nouveau vendu un livre rare appartenant à la bibliothèque. Une fois de plus, Jack sentit qu'il serait incapable d'appliquer le règlement de l'établissement, dont il était le directeur. Les employés, d'ailleurs, ricanaient en affirmant que s'il était plus souvent au contact du public, il n'y aurait plus un sou perçu au titre d'amendes pour retard ou perte d'ouvrage.

— Écoutez, nous verrons cela après les fêtes. Je crois que le prix de ce livre risque de vous priver de repas de Noël. Nous établirons un échéancier à la réouverture en janvier, Mrs Drake.

La vieille femme, déjà humiliée tant de fois par les méfaits du gamin, rangea lentement son portefeuille en

le remerciant presque mécaniquement. Le regard de Jack glissa sur ses yeux mouillés, puis il décida de mettre fin à la pénible confrontation en repoussant sa chaise.

— Bonnes fêtes, Mrs Drake. Je dois fermer la bibliothèque.

La petite femme s'en alla sans précipitation. Jack ignorait si le petit-fils était vraiment pour quelque chose dans la disparition de ce livre, mais il ne tenait pas à en savoir davantage. Une petite vieille qui vendait un livre de ce prix qui ne lui appartenait pas pour acheter deux parts de dinde, c'était triste. Le moins qu'il pouvait faire pour elle était de fermer les yeux sur cet acte en pensant que le budget de la bibliothèque le supporterait. Il ne pouvait se résoudre à pourchasser cette vieille femme pour trente malheureux dollars. Il établit un bon de commande pour le remplacement du livre – *Nouvelle histoire de la guerre de Sécession*, par Samuel M. Morton, publié à Philadelphie – en se perdant dans le programme censé simplifier l'opération. Il mit trois fois plus de temps que l'employée qu'il remplaçait en cette fin d'après-midi. Il avait quitté son bureau placé loin de l'accueil et des salles de lecture afin de lui permettre de faire ses dernières courses de Noël.

Jack ne ménageait aucun effort pour faire le bien autour de lui. Tout ce qui était en son pouvoir pour aider, pour rendre l'existence plus douce à ceux qu'il côtoyait, il le faisait. Jusqu'à ne plus savoir si l'on n'abusait pas un peu de lui, parfois. Mais comment faire la différence ? s'in-

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

terrogeait-il alors. Mrs Drake avait-elle vendu elle-même ce bouquin ? L'employée n'avait-elle vraiment que ce moment pour faire ses courses de fin d'année ? Jack n'en savait rien, et dans le doute, il offrait son aide, certain que la petite femme aurait sa dinde le lendemain et que Ms Turnpike retrouverait ses enfants plus tôt ce soir. De toute sa vie, Jack n'avait presque jamais refusé de donner de l'aide, du temps, de l'argent ou son écoute à qui que ce soit. Il s'en serait d'ailleurs voulu, parce qu'il serait allé contre lui-même. Son éducation n'avait pas été différente de celle des gens de sa génération, il n'avait pas de raison particulière d'être ainsi, et il avait même toujours traîné une réputation de bonne poire au lycée puis à l'université. Prêter sa voiture, réaliser des fiches sur les cours qui serviraient surtout aux autres pour réviser, glisser à une telle que machin en pinçait pour elle, Jack était celui sur qui l'on pouvait compter, et le nombre de ceux qui lui en étaient redevables et respectueux étant toujours resté supérieur à celui des ingrats, Jack n'avait jamais remis en question son comportement.

Sa tâche informatique accomplie, Jack fit le tour des salles pour une rapide inspection. Laisser les lieux vides et sans surveillance pour plusieurs jours le rendait quelque peu nerveux, d'autant que le concierge de l'immeuble n'avait toujours pas été remplacé et que les types de la société de gardiennage qui se succédaient chaque soir dans la loge ne semblaient pas particulièrement vifs

d'esprit. Ils avaient plutôt l'air de venir pour s'endormir devant les feuillets de la nuit, et non pour faire leur ronde. Le genre de gardiens que l'on retrouve carbonisés après un incendie, qui était la grande phobie de Jack. Il éteignit avec fébrilité les guirlandes lumineuses de l'arbre de Noël en pensant à la somme de courts-circuits que provoquaient ces décorations bon marché, puis se dirigea vers le tableau électrique. Les lumières éteintes, il baissa le système de chauffage au niveau minimum, puis repassa dans son bureau chercher ses effets personnels à la lueur des veilleuses. Enfin, il actionna l'interrupteur du signal d'alarme vieux de trente ans, vérifia que le détecteur de fumée clignotait bien lentement pour indiquer sa bonne marche et ferma la double porte.

Jack avait en fait des raisons valables d'être préoccupé, et ses soucis liés à la bibliothèque ne faisaient que masquer l'essentiel. Ce n'était pas la fermeture pour les fêtes qui le turlupinait. Des soirs comme celui-ci, à veiller au bon fonctionnement de son établissement, il y en avait eu des dizaines, des centaines d'autres. Non, ce soir était particulier, et en descendant les marches de marbre de l'annexe de l'hôtel de ville où se situait la bibliothèque, il se décida à considérer sa nervosité en toute honnêteté : il appréhendait cette période loin de son travail parce qu'il allait devoir se tenir à une décision prise il y a peu. Jack avait choisi de venir en aide à de parfaits inconnus, de dépasser le cadre des proches et des gens qui s'adressaient à lui en tant que directeur d'une

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

bibliothèque ou en tant que Jack, l'ami Jack. Jusqu'ici, ce n'était que rarement qu'il avait rendu service à des inconnus. Lors de ses balades en ville ou en vacances, il s'était déjà retrouvé dans la posture du bon samaritain, celui qui aidait les aveugles à traverser les carrefours et les emmenait presque à destination, risquant d'être retardé. C'était le sentiment de la nécessité, plus que le sens du devoir, qui l'avait guidé. Un sentiment intime, comme un désir, une envie. En fait, cette attitude lui procurait de la joie, tout simplement, en même temps qu'elle lui faisait partager la peine ou les soucis des autres.

Pour la première fois, il s'était décidé à faire de cette inclination une pratique concrète et organisée. Il avait longuement réfléchi à l'idée de se mettre au service des autres, d'offrir son aide là où elle serait nécessaire, peu importe pour qui ou quoi. Il avait pensé à toutes sortes de volontariats, mais ses horaires de travail ne coïncidaient pas avec les astreintes d'un corps de secours comme les pompiers, par exemple. Et puis, son âge ne correspondait plus tout à fait à ce genre d'engagement physique. Il pouvait encore être brancardier, mais ce n'était pas la place qu'il imaginait être la sienne. Il lui fallait pouvoir parler aux autres, même s'il ne doutait pas de l'importance des mots qui s'échangeaient à l'intérieur d'une ambulance.

Les autres lieux où chacun pouvait trouver de l'aide étaient, pour le coup, trop proches de son travail, trop mêlés à la communauté de sa ville de banlieue. Difficile,

pour le directeur de la bibliothèque centrale, d'apparaître dans une des organisations de charité toutes plus ou moins liées à la Ville pour laquelle il travaillait. Il lui aurait été impossible de trouver une place au contact direct des gens, de celles et ceux qui avaient besoin d'aide. Or c'était là tout ce qu'il recherchait. Les responsables de ces organisations lui auraient interdit de faire le « sale boulot » et l'auraient installé contre son gré à un poste « à responsabilités », loin des gens du commun. Le seul lieu où son statut social ne comptait pour personne et où l'on ne lui demandait pas d'être un jeune homme d'une vingtaine d'années que l'on pouvait réveiller au milieu de la nuit, c'était l'hôpital. Non pas dans le corps médical, mais tout simplement là où il manquait à coup sûr du monde, là où seul un volontaire pouvait prendre la place de ce qui n'existait pas, aider vraiment : auprès des malades, comme visiteur.

L'idée s'était imposée à lui en repensant à ce jour où il avait rendu visite à son père dans ses dernières heures, et où il avait plusieurs fois croisé deux jeunes filles à la tenue stricte qui allaient et venaient dans les couloirs de l'étage. Le vieil homme était attaché à ces deux filles : « Tu comprends, mon fils, elles sont là tous les jours, elles n'ont pas de raison de venir me voir moi, en particulier, ça me touche beaucoup... » Cela était presque vexant pour Jack, qui l'avait mal pris au départ. Puis, après la mort de son père, il en était venu à éprouver une immense gratitude pour ces deux êtres qui l'avaient

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

accompagné. L'une des deux était la dernière personne à l'avoir vu vivant. Son père n'avait donc pas été seul au moment de sa mort, et cela rendait ce souvenir un tout petit peu moins douloureux. Sa gratitude était justement ce qui avait poussé Jack à se proposer à son tour comme visiteur à l'hôpital, où l'on avait accepté sa venue sans aucun problème.

« Vous allez nous changer des gamines de l'institution catholique qui viennent sans arrêt. Elles viennent parce qu'on les envoie. Vous, personne ne vous envoie... » Le surveillant en chef, Morgan, lui avait fixé un rendez-vous pour cette fin de semaine, suivant les disponibilités de Jack. Le lendemain, jour de Noël, serait donc le jour de la première rencontre avec le premier malade, et Jack se sentait quelque peu nerveux. Il pressentait, de façon diffuse, un événement, sans être le moins du monde capable de le nommer. Par une association d'idées évidente, il pensa à la naissance de Jésus célébrée en ce jour précis. « Une naissance ? Plutôt une renaissance, puisque je suis déjà né », se dit-il...

*

Dans le bus qui le conduisait chez lui, Jack sortit de sa sacoche le dossier de présentation du patient qu'il devait visiter le lendemain. L'hôpital rassemblait de nombreux services aux multiples attentes. Sans autre forme d'explication, Morgan lui avait désigné un patient traité à long

terme dans le service de psychiatrie. Ce surveillant en chef lui avait paru assez concerné par sa tâche, il avait répondu plusieurs fois au téléphone durant leur entretien, d'un ton directif, par des phrases sans fioritures. L'impression générale qu'il donnait à son interlocuteur était celle d'un être lisse, sans prise. Un personnage à l'air martial, le cheveu ras, les traits durs. Il n'y avait, dans son bureau, aucun des objets personnels que l'on trouvait d'habitude dans ce genre d'endroits : des photos de famille, un mini panier de basket ou d'autres gadgets. Rien, si ce n'était un diplôme militaire reconnaissable aux insignes qui l'ornaient, et un cadre contenant une photo d'une demi-douzaine de soldats portant un brassard blanc barré d'une croix rouge. Jack reconnut à l'apparence des jeunes hommes sur le cliché qu'il ne s'agissait pas d'une photo-souvenir prise sur une base au pays. Les uniformes étaient sales, déchirés, et leur air était grave. Morgan avait sûrement servi dans un conflit récent à l'étranger. Il avait donc connu le champ de bataille, la brutalité de la guerre et l'horreur des blessures soignées à la va-vite. Le groupe posait devant un hélicoptère. Ce devait être des militaires chargés de récupérer les blessés au plus près du front, une unité plongée au cœur de la bataille et qui n'en voyait que le pire, même dans la victoire, car il n'y avait pas de victoire sans blessés.

— Desert Storm, déclara simplement Morgan en remarquant Jack en train de regarder le diplôme et la

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

photo. J'ai raccroché immédiatement après et repris ma place dans le civil.

— Vous avez dû en voir de belles, là-bas... On n'a pas vu grand-chose ici, mais je suis sûr que ça a dû être dur.

— Mon unité a perdu un Huey en opération. Un tir ami. Six pertes. Je n'avais pas envie de rester là-dedans. Risquer sa peau pour sauver des gars et se faire descendre par un crétin de l'infanterie qui n'a même pas compris que l'ennemi n'a plus d'hélico...

Jack lut pour la première fois une émotion sur le visage de Morgan. Ce fut furtif. L'espace d'un instant, l'infirmier avait laissé passer un trouble, comme de la peine ou de la colère mêlée de dégoût. Il se reprit brusquement et accueillit la nouvelle question de Jack avec son air impassible.

— Dans l'hélico, il y avait des blessés ?

— Oui, deux. Ils rentraient à fond vers l'hôpital de campagne sans passer par le centre de tri, de nuit. Un des gars avait besoin d'un truc lourd, il n'y avait pas de temps à perdre, ils n'ont pas respecté les consignes, ils se sont pris une rafale de mitrailleuse antiaérienne bien placée. Ça a eu lieu tellement loin à l'intérieur de nos lignes que c'est peut-être la seule que ce type ait tirée de toute la guerre.

Il eut un rire intérieur, sans sourire. Jack tenta d'imaginer toute la déception et la peine qu'une telle erreur devait susciter. Il comprit pourquoi Morgan avait voulu quitter l'armée après une horreur pareille.

— Ça aurait pu être moi.

Un silence. Jack trouva que dire quoi que ce soit à ce moment-là serait déplacé. Il laissa alors Morgan reprendre le cours de leur conversation.

— Vous visiterez Mike S.

— Mike S. ?

— Vous n'avez pas à connaître son nom complet. Il a été placé ici par un juge. De ce fait, il y a obligation de discrétion. Voici un dossier qui vous aidera à vous en faire une idée. Ne laissez pas traîner ça. Voici un bordereau qui mentionne chacune des pièces que contient ce dossier. Vous signez ici, et vous me le rapporterez complet le 25 à dix heures, dans ce bureau. Nous remplirons quelques autres paperasses, et nous irons voir cette personne. Avez-vous une photo d'identité ?

Jack sortit une vieille photo qui traînait dans son portefeuille et la lui tendit. Morgan la plaça avec un trombone sur une feuille qu'il glissa dans un dossier dont la couleur différait de celui de Mike S. et qu'il referma pour le ranger dans un tiroir de son bureau.

— Cela vous pose-t-il un problème d'aller visiter quelqu'un en psychiatrie ?

Morgan avait lâché cette question sans douter que cela se passe ainsi, sur un ton qui n'appelait aucune réponse. Jack répondit que non, sur un ton qu'il voulait aussi décidé que celui de son interlocuteur.

Jack n'avait pas hésité sur l'instant, il aurait trouvé déplacé de choisir son terrain, ou pire encore, de refuser

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

un patient ou un service. Pourtant, à la veille de se rendre dans cette partie fermée de l'hôpital, qu'il s'imaginait ressembler à une prison, il ne pouvait se cacher à lui-même son appréhension.

Tout ce qu'il connaissait, en réalité, du service de psychiatrie, c'était ce que tout un chacun en savait : les malades ne sortaient pas selon leur bon vouloir, ils étaient gardés, en fait enfermés. Contrairement au reste de l'hôpital, qui était un lieu relativement ouvert, du moins durant les heures de visite, le service de psychiatrie était une partie fermée, dans laquelle les infirmiers hommes étaient plus nombreux, parce qu'il fallait de temps en temps ceinturer un malade en pleine crise. Jack pensa que si personne ne souhaitait aller à l'hôpital, au moins chacun se disait que s'il fallait s'y rendre, c'était pour être sauvé et en repartir guéri. Mais le service psychiatrique... Qui pourrait bien vouloir y aller, concevoir ce lieu comme un refuge ? Il ne s'était jamais retrouvé dans la situation de quelqu'un qui pourrait en avoir besoin, jamais aucune des épreuves de sa vie ne l'avait conduit trop loin dans la souffrance. Il estima que, justifiée ou non, la réputation effrayante de ce genre d'endroits devait rebuter les candidats de son espèce aux visites. Morgan devait lui avoir affecté ce patient parce que personne ne venait le voir et que si personne ne poussait les visiteurs volontaires vers le service psychiatrique, aucun n'irait de son propre chef.

La tête appuyée sur la main, le coude coincé contre le rebord de la fenêtre, il considéra les quelques personnes présentes dans le bus qui prenait le chemin du retour et songea que, décidément, Morgan avait eu raison de l'envoyer là-bas. Il était évident qu'il aurait de lui-même choisi un autre service, un endroit plus serein, où les gens arrivaient comme par hasard. Il sourit en imaginant l'hôpital enchanté où les visiteurs iraient voir de gentils enfants qui ont fait une chute à vélo. La vraie vie, ce n'était pas cela, et c'était vers la réalité telle qu'elle était qu'il avait décidé de se tourner.

Il allait être servi, songea-t-il en se replongeant dans la chemise de carton brun qui contenait les pièces du dossier de Mike qu'on avait sélectionnées pour son information. Il s'agissait de mauvaises photocopies de divers documents où un grand nombre de noms avaient été effacés. Jack avait ainsi connaissance de l'âge de Mike, mais pas de son nom de famille. Il y avait deux photos, et à elles seules, elles résumaient le dossier. Jack sut, en les regardant l'une après l'autre, qu'il n'apprendrait rien d'essentiel en lisant le contenu du dossier. En tout cas, rien qui ne soit aussi précis et clair que ce qui frappait l'esprit en fixant tour à tour ces deux images du même homme. Les divers documents communiquaient des dates et quelques détails, mais ce n'étaient que des rapports rédigés par des médecins qui ne disaient pas grand-chose, en fait, pensa Jack.

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

Les deux photos étaient des clichés anthropométriques pris par la police après son arrestation. La première montrait un jeune homme d'une vingtaine d'années avec un œil au beurre noir, tenant d'un air narquois une ardoise où étaient inscrits son nom et une date. Un jeune homme plein de vigueur, qui semblait dire à ses copains : « Ça y est ! Je ne suis plus un débutant ! Regardez, moi aussi je suis un caïd ! » Il avait plutôt la mine que l'on arborait sur les photos de pêcheurs où l'on tenait un énorme brochet à bout de bras avec un air fier un peu ridicule. Les yeux, même celui au beurre noir, pétillaient de vie, c'étaient des yeux de gamin sur un corps d'adulte costaud aux larges épaules. Mike, sur cette photo, avait l'air de se payer la tête du policier en train de le photographier. Jack pensa qu'au moment où le cliché avait été pris, Mike ne pouvait pas encore savoir que le type qu'il avait cogné dans un bar allait passer le reste de sa vie dans un fauteuil roulant. Comme le résumaient les divers papiers du dossier, la vie de Mike avait basculé juste après. Le jeune futur ingénieur en électricité plutôt doué finit en prison pour plusieurs années. À sa sortie, ses études interrompues ne lui offrirent rien de mieux que de petits boulots d'électricien, et le goût pour la drogue contracté derrière les barreaux l'empêcha de retrouver une vie normale. Trafic, prison à nouveau, cures, bagarres, condamnations...

La deuxième photo montrait un vieillard chevelu au visage abîmé et ridé, dont le regard fixait tant bien

que mal l'objectif. Une épave, une sorte de vieux voyou à la limite du clochard. La barbe et les cheveux gris empêchaient de reconnaître aussitôt le jeune homme de l'autre photo, mais pas seulement. La résignation et l'absence de toute joie, de tout élan de vie dans le regard, poussaient à croire qu'il ne pouvait s'agir de la même personne. Le gamin était triomphant, et le vieillard défait, vaincu. Il n'y avait plus rien de bravache dans l'air de Mike sur la seconde photo, si ce n'était ses larges épaules, mais complètement affaissées. Jack eut un sursaut en calculant l'âge de Mike sur la deuxième photo, vieille de trois ans. Il n'avait que quarante-cinq ans et en paraissait presque soixante. L'alcool et la drogue l'avaient laminé et usé de façon affolante. En tout cas, c'était ce que Jack pouvait lire en regardant les deux photos. Depuis sa dernière arrestation, Mike était en traitement à l'hôpital central. Il avait échappé à la prison grâce à une ultime intervention de sa famille, qui avait payé un avocat pour plaider l'irresponsabilité mentale et obtenir un placement en cure. Ce placement s'était transformé en internement avec leur accord. Jack se demanda si Mike, lui, était d'accord, s'il préférerait vraiment le service psychiatrique à la prison.

Jack descendit à sa station, le dossier sous le bras, qu'il rangea dans son sac. Il passa à la station-service pour acheter le journal du soir et deux pintes de lait frais. En marchant, le journal déplié dans ses mains pour lire les

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

gros titres, il s'aperçut qu'il n'y prêtait aucune attention. Il venait de relire la même manchette trois fois de suite : il ne cessait de penser à la rencontre du lendemain. L'appréhension était forte chez Jack. Il n'avait pas prévu que la charge émotionnelle serait telle que cette rencontre programmée lui ferait se poser autant de questions avant même de rencontrer Mike. Arrivé chez lui, il remarqua à peine qu'il s'agissait du réveillon de Noël et que Lydie, sa femme, avait quelque peu changé l'ordinaire de leur repas. Elle éprouva le besoin de le lui rappeler :

— Chéri, tu ne sembles pas exactement t'en rendre compte. Demain, c'est la nouvelle année...

— Euh, oui... J'avais oublié. Excuse-moi.

— Tu es complètement déconnecté, toi. Nous sommes le 24 décembre, demain, c'est Noël ! Je pourrais te faire avaler n'importe quoi quand tu es préoccupé comme ça... Tu veux m'en parler ?

Jack ne savait pas exactement comment aborder la question. Il attira sa femme à lui et la serra fort dans ses bras, plaquant son visage au creux de son épaule, manière de dire qu'il ne voulait justement pas en parler. Il lui embrassa le front et lui posa une question sans rapport avec lui sur son travail, puis ils dînèrent en discutant du court week-end qu'ils allaient passer près de la région des Grands Lacs entre les fêtes.

Jack fit bonne figure durant le repas et réussit presque à paraître naturel aux yeux de Lydie. Ce projet

de week-end lui tenait à cœur à lui aussi et il n'avait pas fait semblant de s'y intéresser. Mais sitôt la conversation éteinte, une fois assis devant la télévision qui diffusait une fiction sur la naissance de Jésus, il se remit à gamberger sur Mike, son parcours, ses années de prison, la drogue, les coups...

Jack et Lydie jouissaient d'une vie protégée dans un quartier résidentiel. Pour autant, ils n'étaient pas ignorants des souffrances du reste du monde comme pouvaient l'être bon nombre de leurs voisins. Jack était porté, par sa nature, à se renseigner avec curiosité sur tout et aussi sur les affres de la vie humaine. Parmi les emplois qu'il avait occupés pour la mairie, il avait également géré les aides sociales, mais là encore, comme à la bibliothèque, son bureau se trouvait éloigné du public. Rencontrer Mike, c'était, pour la première fois peut-être, rencontrer une vie en tous points différente de la sienne, se confronter à quelqu'un qui avait dû faire des choix dans des conditions incroyables et, surtout, subir toute sa vie les conséquences d'une erreur. Jack se demandait tout simplement ce qu'il aurait fait, ce qu'il serait devenu à la place de Mike. Aurait-il su retrouver une vie normale après la prison et pu prendre goût à la drogue, lui qui ne fumait même pas de cigarettes ?

Pour la première fois, Jack se mettait à la place de quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'il n'aurait pas pu rencontrer autrement que de cette façon un peu artificielle, dans

ET SI C'ÉTAIT DÉJÀ ÉCRIT ?

ce lieu où l'on ne se rendait pas sans bonnes raisons. Jack s'endormit la tête pleine de questions, tendu au point que Lydie le repoussa avec douceur lorsqu'il se serra enfin contre elle : « Jack, ne le prends pas mal, mais tu es tellement préoccupé que je t'entends penser... Dors de ton côté du lit, d'accord ? »